



## NOTES DE LECTURE



Laurence Barbarot,  
**La Graine au ventre.**  
Troyes, Editions Border Line, 2014.

Après avoir accompagné Yvette Lundy dans l'écriture de ses souvenirs de résistante (*Le fil de l'araignée*, 2012), Laurence Barbarot signe ici son premier roman, en se penchant sur la possibilité offerte aux femmes du XIX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècles de choisir d'avoir un enfant, à travers les vies de Marie et de Léa que quatre générations séparent sur une même lignée.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, être fille-mère comme Marie demeure une épreuve pour la maman et une honte pour sa famille qui fait tout pour cacher cette situation à son entourage. Dans une société alors régie par des codes moraux se voulant très stricts, les femmes ne disposent guère de droits, soumises qu'elles sont à leur père puis à leur mari. Elles sont cantonnées à un rôle de procréation et d'élevage des enfants.

Au début du XXI<sup>e</sup> siècle, Léa, confrontée au choix de l'avortement, ne comprend plus rien au combat de sa mère, militante féministe des années 1970 qui dénonce les situations de domination de la femme et aborde le tabou de l'avortement, considéré comme un crime à l'époque. Ce combat brise les carcans culturels, sociaux et religieux, et donne plus de libertés aux femmes, notamment en matière de maternité.

En filigrane, l'auteure nous questionne sur la réalité du « droit des femmes à disposer de leurs corps » et démontre qu'en ce domaine, comme dans bien d'autres, ce que l'on croyait définitivement acquis peut-être remis en cause à l'heure de débats sur la théorie du genre et l'égalité entre hommes et femmes.

JLH



Jean Darbot,  
**Des Hommes et des Techniques.**  
**Vitos, 1889-1990,**  
**100 ans d'histoires industrielles,**  
**quelques repères.**  
Troyes, 2014.

Jean Darbot poursuit ses travaux sur les maisons qui ont marqué l'histoire de la bonneterie troyenne en présentant un nouveau volume consacré à l'entreprise Vitoux et à sa célèbre marque Vitos.

Fondée à Troyes en 1889 et y ayant maintenu l'essentiel de son activité pendant un siècle, l'entreprise de bonneterie et de mécanique a rayonné sur la bonneterie française et internationale en sachant constamment innover. Le fondateur Marcel Vitoux (1861-1945) comprend que la bonneterie ne peut se cantonner à fabriquer indéfiniment des chaussettes cachou et qu'elle doit se tourner vers la fantaisie et la mode, ce qu'il fait avec succès. En 1925, il invente la machine à remailler les bas et crée la branche mécanique de l'entreprise. En 1944, il adopte le nylon pour la fabrication des bas. Ses successeurs poursuivent le développement national et international de la société dont l'activité s'étend progressivement à tous des domaines de l'habillement et à la fabrication de machines de haute précision.

Le texte et la très riche iconographie – documents d'archives, catalogues d'usine, réclames, articles de presse, etc. – donnent à comprendre et à voir les grandes dates de cette aventure industrielle et entrepreneuriale menée par des patrons d'envergure, soucieux du bien-être de leur personnel. Les bâtiments ne sont pas oubliés avec des photographies anciennes montrant les usines troyennes des rues de la Paix (architecte : Félix Bou-

ton, 1889-1902) et de la Gabelle, du boulevard du 14-Juillet (site Raguet, racheté par la société en 1961 et aujourd'hui remplacé par des commerces et des habitations) ou les usines de Châlons-sur-Marne, de Nogent-sur-Seine, etc.

Alors que les universitaires délaissent l'histoire de la bonneterie, il est rassurant de constater que des chercheurs locaux consacrent leur temps et leur énergie à la restitution de pans entiers de la saga textile troyenne et participent ainsi avec bonheur à la connaissance du patrimoine industriel local.

JLH



Alain Gagnieux,  
**Mimi en bonneterie.**  
**Une vie d'ouvrière du textile**  
**dans l'Aube entre 1950 et 2000.**  
Paris, L'Harmattan, 2014.

Alain Gagnieux présente ici le témoignage de Mimi, ouvrière en bonneterie et mère de sa compagne, lors d'un retour à Troyes sur les différents lieux de travail, aujourd'hui désertés, qui furent siens durant 43 ans.

À travers les propos de Mimi, apparaît la réalité du travail en bonneterie : facilité de l'embauche, division des tâches, lourdeur des horaires, ambiance des ateliers, rapports avec le patronat ou la maîtrise, mentalité des bonnetières. En filigrane apparaissent aussi la vie parfois précaire des couples ouvriers et les débuts de la consommation de masse avec l'achat du « frigidaire », de la « mobylette » et enfin de l'« ondine ».

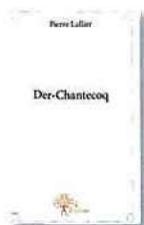
Le périple de Mimi permet d'évoquer des entreprises disparues et de mesurer l'ampleur de la crise qui a touché l'industrie textile troyenne, frappant



aussi bien les grandes entreprises (Herbin, Fra-For, Bonbon) que les petites et moyennes entreprises, constitutives du tissu industriel troyen (Rozen, Adriant, Tismail). Il permet aussi de constater que les anciennes usines ont retrouvé une nouvelle vie par leur reconversion en logements et en bureaux.

Plus qu'un livre d'histoire, ce court récit donne à voir la réalité de la bonneterie, vécue de l'intérieur par celles et ceux qui l'ont faite et qui n'ont pas souvent l'occasion de témoigner. Ce n'est pas la moindre de ses qualités.

JLH



↓

**Pierre Lallier,**  
**Der-Chantecoq.**

Saint-Denis, Editions Edilivre, 2014.

Après *La Porte Noire* et *Le Cuveau des Fées*, Pierre Lallier poursuit dans la veine fantastique avec *Der-Chantecoq*.

Son roman a pour cadre le lac-réservoir Marne au moment de sa création. Celle-ci a nécessité l'expropriation des 297 habitants des trois villages de Champaubert-aux-Bois, de Chantecoq et de Nuisement-aux-Bois. Ne subsistent de ces villages noyés sous les eaux en 1974 que des éléments démontés puis remontés pièce par pièce, notamment les églises de Champaubert et de Nuisement.

Cette dernière est au centre de l'intrigue. Les opérations de son démontage amènent la découverte d'un mystérieux conduit souterrain et l'intervention de l'héritier de la famille des seigneurs qui, de temps immémoriaux, ont fait l'histoire du village. D'après lui, il ne faut pas déplacer l'église car le Mal jadis emprisonné dans son souterrain risquerait de

resurgir. Le récit tourne dès lors au fantastique et à l'horreur avec son cortège d'êtres surnaturels, fées, fantômes ou démons.

En partant des légendes attachées à certains lieux, Pierre Lallier entraîne le lecteur dans un univers qui n'est pas sans rappeler Lovecraft ou Stephen King. Il dévoile aussi, à travers ses personnages, la part d'ombre qui se cache dans chaque être.

JLH



↓

**Hervé Mestron,**  
**Marionnettes.**  
**Sous le ciel bas de la Marne.**

Gudensberg-Gleichen,  
Éditions Wartberg, 2014.

La maison d'édition allemande Wartberg a développé un département, *Zones noires*, qu'elle consacre aux romans dits régionaux. Les auteurs sont appelés à écrire un texte dont l'intrigue se situe en province, dans une ville plutôt petite et peu connue pour ses frasques criminelles. Le lecteur amoureux de sa région trouve là matière à nourrir ses goûts, lecture et régionalisme.

C'est à ce cahier des charges que souscrit Hervé Mestron en proposant ce roman qui déconcerte au premier abord. Le héros, Joe, jeune adulte sans complexes mais marqué tout de même par une vie difficile et chaotique, reçoit la mission équivoque de remplacer au pied levé un curé disparu. Issu de cette région parisienne qu'il considère comme le seul monde possible, il se trouve envoyé en mission sacerdotale à Montmirail. Alors qu'il n'a jamais même envisagé de prétendre à une ordination, le voilà contraint d'endosser une soutane qui semble lui aller comme un gant tout

en le gênant passablement aux coutures morales.

En effet, si le costume lui permet de pénétrer sans difficulté un monde de provinciaux ancrés dans leurs habitudes, il interroge aussi sa propre personnalité. Joe ne sort pas indemne de cette aventure. Parti pour comprendre la disparition d'un curé, il démêle l'écheveau d'une aventure où humour grinçant et espérance se battent continuellement. Les êtres humains n'y sont guère brillants, marionnettes sans doute, mais marionnettes dont la vie est une souffrance, une désespérance quotidienne. Et qui en tient les ficelles ? Ni Joe ni l'auteur ne paraissent soucieux de répondre ; le lecteur ne doit peut-être pas s'interroger non plus. Le ciel est bas ? Dont acte.

RM



↓

**Denis Pérate,**  
**De fil en aiguille.**

Saint-Denis, Éditions Edilivre, 2010.

Issu d'une famille bonnetière troyenne, Denis Pérate, aujourd'hui Lyonnais, a voulu rendre un hommage romancé aux artisans bonnetiers aubois.

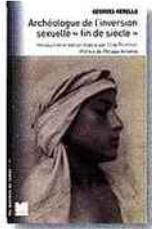
Cette saga familiale, qui s'étend des années 1930 aux années 1970 entre Troyes et Pays d'Othe, raconte la vie d'un artisan bonnetier – déjà marié – et d'une jeune ouvrière. Leur liaison a pour cadre principal un atelier, espace laborieux et lieu d'amour.

Par-delà la romance qui lie les deux protagonistes, l'ouvrage permet de découvrir la vie en bonneterie : fonctionnement des métiers, inventivité et courage des façonniers, diversité des tâches des ouvrières (rebrousseuse, retourneuse, appaireuse, visiteuse, remmailleuse...).



Sans méconnaître les aspects positifs de ce premier roman, on regrettera cependant l'abondance de coquilles gênantes pour la lecture.

JLH



Clive Thomson (éd.),  
**Georges Hérelle,**  
**archéologue de l'inversion**  
**sexuelle « fin de siècle ».**  
Éditions du **Félin**, 2014.

Le 20 janvier 1936 étaient déposées, à la bibliothèque de Troyes, quatre caisses de manuscrits et de livres contenant, entre autres, des notes préparatoires pour un ouvrage *Nouvelles histoires de l'amour grec*, et quelque 250 livres portant sur l'inversion sexuelle. Georges Hérelle, décédé le mois précédent, venait ainsi de faire don, via sa gouvernante, de la partie la plus intime de sa bibliothèque personnelle.

Surtout connu comme le traducteur en français des œuvres de l'italien Gabriele d'Annunzio, il fut aussi un grand collectionneur de Pastorales basques. Mais ses préférences sexuelles l'amènèrent aussi très tôt vers une autre passion, celle de l'amour grec. C'est ainsi qu'il devint un collectionneur, un archiviste et un chercheur d'exception sur le sujet de l'inversion. Avec cet ambitieux ouvrage, Clive Thomson sort enfin de l'ombre cette partie méconnue des archives de Georges Hérelle. Dans sa longue introduction, il retrace le parcours de ce professeur de philosophie, rendant compte de toutes ses facettes intellectuelles – érudit historien, traducteur littéraire, découvreur de pastorales – avant d'en venir à celui qui se fit l'archéologue et l'archiviste de l'homosexualité masculine.

La suite de l'ouvrage donne la parole à une sélection de documents tirés des archives déposées : lettres, notes de voyage et enquêtes sur la prostitution masculine en Italie, questionnaires et enquêtes sur l'inversion, extraits de ses *Petits Mémoires littéraires*, de son autobiographie, de son manuscrit des *Nouvelles études sur l'amour grec*, mais aussi des lettres adressées, entre 1925 et 1934, à Lucien Morel Payen, alors conservateur de la Bibliothèque municipale de Troyes. Un cahier iconographique permet d'approcher visuellement les documents et ce personnage controversé mais fascinant.

MDL



Françoise Weinling,  
**Au souffle des verriers.**  
**Bar-sur-Seine, 1880-1938.**  
Bar-sur-Aube, Némont SA, 2014.

Françoise Weinling retrace ici l'histoire de la verrerie de Bar-sur-Seine, héritière de celle de Bligny fondée en 1874 et transférée à Bar en 1881, au plus près du chemin de fer et des livraisons de houille nécessaires à la rentabilité de son fonctionnement. Bar-sur-Seine, paisible sous-préfecture qui entre alors dans la modernité du XIX<sup>e</sup> siècle, voit sa population augmenter avec cette implantation industrielle dans le nouveau faubourg de la gare.

Installée par le maître de verrerie Victor Charbonnier et le banquier Joseph Gombault-Quaniaux, la verrerie connaît un premier développement sous la direction d'Édouard et Georges Brocard, aidés d'Ernest Pillot, leur homme de confiance. Patrons bon gestionnaires, adeptes du paternalisme, ils prospèrent jusqu'en

1910. La verrerie est alors louée à Eugène et Gabriel Viard, toujours assistés d'Ernest Pillot, mort en 1929. Ils assurent la continuité et le bon fonctionnement de l'entreprise qui compte 260 ouvriers en 1921. La crise économique de 1929 réduit l'activité et entraîne la fermeture et la disparition de la société Viard frères en 1935. Une société anonyme des verreries et cristalleries de Bar-sur-Seine prend le relais, tente de se diversifier et de rajeunir sa production, mais disparaît en 1938.

Françoise Weinling se penche sur l'existence des ouvriers qui s'enracinent dans la société locale comme en témoigne la mise en place de dynasties verrières. De nombreux enfants, parmi lesquels des « pupilles » issus de l'Assistance publique, sont présents dans les ateliers. La verrerie par les services qu'elle propose – logements des cités, économat, caisse de retraite – influence fortement la vie quotidienne. Le travail laisse peu de place pour les loisirs : fréquentation des cafés, pêche et participation aux deux associations créées par la verrerie – la fanfare, devenue l'Harmonie des verriers, la Courageuse, société de gymnastique – dont les manifestations sont très suivies par la population barséquanaise.

Françoise Weinling présente les productions de l'usine : verreries d'usage courant, verreries pour limonadiers, verreries pour la table, pièces plus raffinées finement décorées et pièces uniques gravées et personnalisées, et relève que ces productions s'inspirent souvent de l'art de leur temps. Elle évoque aussi les œuvres de Maurice Marinot, créées à la verrerie entre 1911 et 1935.

Après la verrerie, le site accueille une société spécialisée dans les lentilles d'optique (1939-1954) puis une entreprise de chaudronnerie (1956-1998) avant de disparaître progressivement. Ce n'est pas le moindre mérite de cet ouvrage que d'en maintenir l'histoire et la mémoire, grâce aux recherches qui ont guidé son élaboration et aux documents qui illustrent ses pages.

JLH